

LE MENESTREL

Musique des Pays Baltes

L'ESTONIE s'éveille à la musique. Depuis le jour de son indépendance, elle ne cesse de faire des efforts pour améliorer le niveau de sa culture intellectuelle, et les résultats sont des plus fructueux.

Les masses chorales se manient avec une singulière autorité. Des fêtes de chantres se préparent pendant des années entières, fêtes nationales et populaires auxquelles participent quelquefois deux pour cent de la population totale du pays. Personne ne reste indifférent à ces manifestations qui s'échelonnent assez régulièrement; un intervalle de quatre à six ans les sépare. Il y en a eu à Tallinn en 1923, en 1928, en 1934 et en 1938. En même temps que ce festival, des concerts symphoniques sont donnés pour présenter au public des œuvres du crû; plusieurs partitions étrangères s'inscrivent généralement au programme.

En France rien n'est comparable à ces curieuses cérémonies. Au cours de la dernière, un chœur mixte de 16.200 chanteurs, un chœur masculin de 1.800 voix et un chœur féminin de 920 représentaient la partie vocale, soutenue par un orchestre à vent de 17.000 musiciens. Un tel déplacement d'interprètes ne va pas sans de longs commentaires, sans une préparation savante. Exercices individuels le soir à la veillée, répétitions par petits groupes. Les Estoniens aiment à mettre au point avec un soin parfait leur « Laulupidu » ou fêtes de chantres qui font date dans leur existence. Les voix sont pour la plupart graves, bien timbrées, et cet immense déploiement de force musicale impressionne les exécutants et le public. Le goût du chant est si profondément ancré dans ce pays balte que des fêtes musicales régionales se déroulent constamment dans un cadre plus restreint, mais sur le même mode.

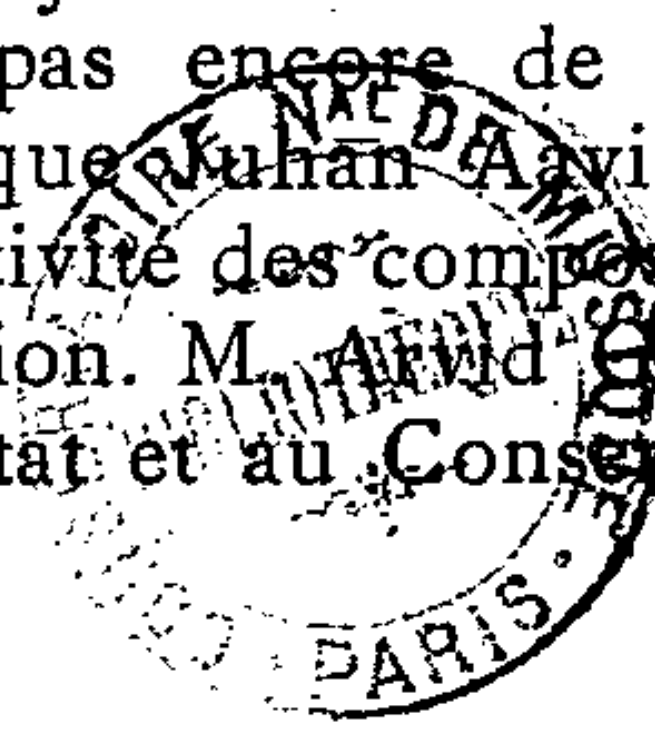
Les Estoniens ont dû lutter avant de conquérir leur indépendance dans le domaine de l'art. La Russie réprimait autant que possible toutes les aspirations musicales autonomes et la fondation de deux théâtres, à Tartu en 1906 et à Tallinn en 1912, ne fut pas chose aisée. Depuis quelques années, l'Opéra et l'Orchestre symphonique « Estonia » progressent sans cesse. En une saison, six opéras, étrangers pour la plupart, sont montés, tandis que des chefs réputés, Estoniens ou autres, alternent au pupitre. La vie artistique prend toute sa signification à Tallinn et à Tartu, deux centres qui organisent non seulement des concerts symphoniques, mais encore des séances de musique de chambre, des soirées consacrées à l'audition d'oratorios. La formation intellectuelle des musiciens estoniens subit une profonde transformation depuis quelques années. Les jeunes gens qui se destinent à une carrière musicale de compositeurs ou de virtuoses, au lieu de faire toutes

leurs études à l'étranger, notamment en Russie et en Allemagne, se rendent maintenant au Conservatoire d'état de Tallinn ou à l'École supérieure de Musique de Tartu. En peu d'années, l'Estonie a pu mettre sur pied toute une organisation musicale digne des plus grands éloges. Le mouvement radiophonique est intéressant à suivre, lui aussi; des concerts quotidiens ont lieu à Radio-Tallinn, avec un orchestre spécialisé.

Les noms des compositeurs de ces provinces nordiques ne nous sont pas encore tous familiers. Alexandre Late a subi l'influence germanique, dont il s'est dégagé pour écrire des partitions originales; Muna Harn, une femme compositeur, s'est efforcée, elle aussi, d'écrire des œuvres de caractère naturel. Le regretté Rudolf Tobias, Arthur Lemba, Mart Saas ont été formés à l'École Russe. La figure marquante de Juhan Aavik, directeur du Conservatoire de Tallinn, attire l'attention; c'est un compositeur lyrique de grande envergure, à l'inspiration des plus romantiques qui transparaît dans *la Rhapsodie Estonienne* pour orchestre et dans la cantate *La Patrie*. Il écrit aussi quelquefois des pièces humoristiques, comme ce caprice pour le clavier intitulé *Un homme calme et une femme vive*. Le contraste entre les deux personnages est des plus amusants, le compositeur les oppose avec un esprit qui provoque le sourire.

Tobias, Kapp et Heino Eller, ce dernier actuellement professeur de composition à l'École supérieure de Tartu, sont considérés comme de grands chefs d'École en Estonie. Déjà leurs élèves prennent chaque jour une place enviée et la nouvelle génération d'artistes compte des musiciens de valeur comme Tubin et Oja, tous deux nés en 1905. Sous la plume féconde du premier de ces deux artistes, les thèmes populaires estoniens jaillissent dans des suites traitées avec une curieuse audace d'accents et une prédilection marquée pour l'atonalité. Son collègue introduit moins de nouveautés techniques dans ses partitions sobrement écrites et d'un style essentiellement classique. M. Ernst Opik est un musicien-poète au talent très caractéristique. Tantôt il compose une ballade élégiaque à la mémoire du Roi de Suède Gustave-Adolphe, patron au nom vénéré de l'École de Tallinn, et tantôt il s'inspire des brumes de l'été sur la Mer Baltique, qu'il décrit avec des accents pleins de charme. Il se dit souvent en proie à d'étranges visions, qu'il traduit immédiatement en un langage sonore des plus romantiques.

La Lettonie et la Lithuanie accusent, avec plus de retenue, les mêmes tendances que l'Estonie et tentent de dégager aussi un art national folklorique; mais leur force de rayonnement est moindre et ces pays ne comptent pas encore de musiciens aussi connus à l'étranger que Juhan Aavik, Ernst Opik ou Heino Eller. L'activité des compositeurs lettons mérite toutefois l'attention. M. Arvid Šilinski enseigne au Conservatoire d'État et au Conservatoire populaire de Riga.



Cet éminent compositeur se double d'un pianiste de talent. Ses œuvres sont pittoresques, souvent d'un calme émouvant. Il a composé de délicieuses scènes pastorales, véritables petits tableaux descriptifs aux noms évocateurs : *Le Cimetière oublié*, *Auprès du ruisseau*, *Moissonneurs dans la prairie*, *Automne dans les champs*. Son collègue M. Jean Lepite s'attache volontiers à écrire des chansons, et un voyage en France lui a permis de se perfectionner dans l'art du piano.

La classe de composition du Conservatoire populaire de Riga est tenue par M. Jean Witoline, de formation américaine; il collabore avec l'orchestre du poste de T. S. F. de Riga; cette double situation lui permet d'exercer une grande influence sur les jeunes générations. Son inspiration, qui se précise dans « Général Balodis », est riche, généreuse et se manifeste volontiers par des successions d'accords consonants.

La musique pour films n'est pas négligée non plus en Lettonie et M. Jean Norvilis, inspecteur musical de la Chambre de Travail, en écrit volontiers; il se plaît aussi, à ses moments de loisir, à recueillir des chansons populaires qui sont accueillies avec un franc succès dans ces pays baltes où la musique vocale est reine.

En Finlande, les chœurs sont étroitement associés au cours de la vie quotidienne, et les habitants des petites villes et des hameaux se réunissent fréquemment pour les interpréter avec art, comme se réunissaient au XVIII^e siècle les musiciens d'une même famille. La plupart de ces chœurs sont prévus pour voix d'hommes et rassemblés en un volume, véritable bréviaire de plusieurs centaines de pages, *les Hommes chantants*. Ce sont des mélodies simples et pittoresques; elles décrivent en peu de notes, en peu de mots, les nuits claires et sans fin où le soleil ne se couche jamais, la beauté de la neige qui brille encore en mars. Elles relatent souvent aussi des parties de chasse. Les jeunes vachers qui gardent leur troupeau retrouvent là les airs faciles qu'ils aiment à lancer, gorge déployée, aux échos d'alentour.

Le Finlandais naît musicien, et il n'y a pas besoin de l'envoyer à l'école pour se perfectionner. Il travaillera seul, il apprendra à connaître les œuvres de ses compatriotes et celles des compositeurs étrangers. Il éprouve une joie profonde à s'exercer à chanter avec justesse des mélodies « a capella ».

Au début de ce siècle Sibélius, Jarnefelt et Kajanus représentent trois sommets de l'art contemporain en Finlande. Dès 1900, Kajanus dirige à Helsinki un grand poème « Finlandia ». Sa puissance d'accents est telle qu'au moment des troubles son exécution est immédiatement interdite. La carrière de Sibélius, brillante entre toutes, n'est plus à rappeler. Mais que d'artistes luttent à ses côtés avec bonheur pour la gloire de la Finlande ! Ce sont Väino Haapalainen, auteur d'un grand nombre de mélodies parmi lesquelles *Rauha (La Paix)* prend une signification toute particulière en ce moment, Lauri Ikonen, qui chante à quatre voix *L'Hymne au feu*, Ilmari Hannikainen, Toivo Kuula, Väino Pesola, Sulho Ranta, Leevi Madetoja et Selim Pangren, autant d'artistes probes et francs de qui les œuvres méritent d'être connues et largement diffusées en France. Par leur caractère calme, limpide, qui n'exclut pas un élan généreux, par leur mélodie souple et attachante, par leur harmonie riche, elles reflètent à merveille l'âme d'un peuple dont l'énergie provoque l'admiration du monde entier. W. L. LANDOWSKI.

LA QUINZAINE DRAMATIQUE

Ambassadeurs. — *Elvire*, pièce en quatre actes de M. Henry BERNSTEIN.

Ce serait faire injure à M. Bernstein, et singulièrement rabaisser la valeur des meilleures pièces qu'il nous a données depuis plus de trente ans, que de leur comparer et de vouloir leur égaler cette *Elvire*... Si, dans l'œuvre nouvelle de M. Bernstein, nous n'avons pas une action centrale, comme dans les tragédies de Racine (puisqu'il est de mode, aujourd'hui, de rapprocher celui-là de celui-ci), il ne me semble pas non plus que, par compensation, le public soit tenu en haleine par les actions multiples qui s'y trouvent et qui s'y entrecroisent sans parvenir à se nouer.

L'avocat Jean Viroy a une amie, Claudine, qui doit divorcer pour devenir sa femme. Comment Jean Viroy, qui est d'âge mûr et dont l'ambition et le travail ont occupé la pensée, plus que l'amour, s'est-il imaginé qu'il pourrait vivre toujours avec ce petit être gentil, mais frivole, sans imagination, sans volonté, sans caractère?... Cela pourrait s'expliquer s'il avait cette femme « dans la peau », s'il était emporté par une passion obsédante et redoutable, si le démon de midi le possédait; mais ce n'est point là ce qui se dégage des scènes où Viroy et Claudine sont aux prises, car elles confinent presque au vaudeville et l'avocat y fait figure de greluchon inexpérimenté, d'oiselet pris au nid. Et pourtant, au troisième acte, nous apprenons que Jean Viroy a failli se tuer lorsque Claudine lui eut annoncé qu'elle renonçait au divorce et partirait pour l'Amérique avec son mari. Jean Viroy était donc, bien plus que l'auteur n'avait su nous le montrer, tourmenté par le mal d'amour?... Peut-être ! Mais nous gardons l'impression que cet homme subitement seul cherche plutôt, par instinct, à remplacer, le plus vite possible, une tendresse perdue par une tendresse neuve, puisque c'est à une femme qu'il connaît seulement depuis quelques semaines qu'il vient confier sa détresse. C'est cette femme qui est Elvire. Nous l'avons vue, au cours des actes précédents, venir demander un service à l'avocat, puis nous avons senti que la sympathie née spontanément entre elle et lui pouvait devenir une amitié même amoureuse. Elvire est une comtesse autrichienne qui, obligée de quitter Vienne, s'est réfugiée chez nous, mais dont le mari est resté enfermé dans un camp de concentration. Quand Jean Viroy lui dit sa peine d'être abandonné par Claudine, elle lui répond en lui révélant les supplices et la mort de son mari... Combien le chagrin de Jean paraît peu de chose auprès des souffrances d'Elvire ! Le contraste est émouvant et là se place le plus beau passage de la pièce... Au dernier acte, Jean Viroy, plus puéril décidément que nous ne l'avions supposé, a fait la connaissance d'une jeune étudiante en droit et nous apprenons qu'il sera son mari. Quant à Elvire, elle refuse d'épouser le meilleur des amis de Jean, André Cormagnin, grand journaliste, qui lui proposait un mariage symbolique pour lui refaire un état civil, mais elle accepte qu'il l'envoie en mission lointaine pour affronter de nouveaux dangers. Le plus dur n'est-il pas fait pour elle ? Mais si... Et c'est justement parce que, dès la première scène où apparaît Elvire, nous avons le sentiment que déjà le plus difficile est passé, que cette pièce nous paraît froide.